

du mot *jour* dépend de la préposition¹⁵. Mais en même temps, si l'on compare *le jour tombe (décline) / la nuit tombe (survient)*, on voit que le mot *jour* va conférer au verbe *tomber* un sens qui n'est pas le même que celui que l'on obtient avec le mot *nuit*. *Le jour tombe* implique que la nuit survient, alors que *la nuit tombe* ne peut signifier que le jour survient.

Dans des exemples comme *une bonne vue* et *une belle vue*, les adjectifs *bonne* et *belle* associent à *vue* des valeurs différentes (acuité visuelle/spectacle visuel), mais c'est d'autre part *vue* qui associe à *bonne* ou à *belle* une valeur qu'ils n'auraient pas avec d'autres noms (*une bonne heure, une belle pagaille*). On peut poursuivre en observant la différence entre *un bon jour* et *un beau jour*. *Un bon jour* se comprend comme *un jour favorable*, dans des énoncés du type *il n'est pas dans un bon jour, ou ce n'est pas un bon jour pour moi*. *Un beau jour* correspondra à *un certain jour* (que l'on ne peut situer).

Dès lors se pose la question de dégager une identité de l'unité à travers la diversité de ses emplois et des valeurs qui apparaissent dans ses différents environnements possibles.

3. 2. 5. Traitements possibles de la variation des unités lexicales

On peut opposer deux grands types d'approche du phénomène de la variation des unités, selon qu'on les appréhende comme recélant par elles-mêmes un contenu sémantique stable et premier, ou qu'au contraire, on considère qu'il n'existe pas de contenu qui ne résulte de l'interaction du mot avec son environnement.

3. 2. 5. 1. L'unité recèle un contenu sémantique stable et premier.

Cette approche postule l'existence pour chaque unité d'un noyau sémantique stable, correspondant au sens premier (ou sens propre) de l'unité, dont toutes les autres valeurs peuvent être dérivées "par extension", cette extension reposant essentiellement sur l'analogie (comme ressort de la métaphore). Cette approche, largement explorée dans la littérature décrit l'unité comme *polysémique* : elle recèle en elle-même une pluralité de valeurs qui se trouvent activées, filtrées, spécifiées en fonction de l'entourage du mot. C'est par exemple, la position défendue par G. Kleiber [1997] contre les approches constructivistes :

"Un tel constructivisme, certes à la mode (en témoigne éloquentement la présence du syntagme la construction du sens dans la plupart des titres des articles et ouvrages récents traitant du sens). On ne peut construire avec rien et donc l'existence de morceaux sémantiques stables ou sens conventionnel est nécessaire au fonctionnement interprétatif. Ce n'est pas parce que le sens d'un énoncé est quelque chose de construit discursivement que tout ce qui mène à cette interprétation est également construit durant l'échange. Non seulement la construction dynamique du sens d'un énoncé n'est pas incompatible avec le fait qu'elle s'effectue avec des éléments de sens stables ou conventionnels, mais bien plus encore, elle l'exige : sans sens conventionnel ou stable, il n'est guère de construction sémantique possible".

¹⁵On constate d'autre part que sous un jour appelle la présence d'un adjectif (sous un jour favorable, défavorable, nouveau, etc.) alors que en un jour tend au contraire à bloquer la présence d'un adjectif. On constate enfin qu'à ces deux séquences correspondent des contextes nettement différents.

3. 2. 5. 2. L'unité ne recèle pas un contenu sémantique stable et premier. Rien n'est donné, tout est construit.

Cette approche, à laquelle participe le programme culiolien postule au contraire que le mot n'a par lui-même aucun contenu sémantique stable *a priori*. On n'observe jamais dans les énoncés la valeur propre/première d'une unité, on n'a affaire qu'à des unités dont le sens se construit dans et par l'énoncé. L'instable est ici premier, et la stabilisation ne s'établit qu'à travers les interactions du mot avec son environnement, ces interactions révélant par hypothèse de principes réguliers. À la notion de *polysémie*, se substitue celle de *variations réglées* au sein d'interactions. L'unité se définit alors non plus par un contenu préétabli, mais par des propriétés appréhendables à travers le rôle spécifique qu'elle joue dans les différents types d'interaction où elle peut être mise en jeu, ce rôle n'étant pas appréhendable directement comme un sens propre de l'unité. Il ne s'agit plus de s'appuyer sur une problématique de la métaphore, qui implique un pôle d'invariance, mais de mettre en œuvre des propriétés qui débouchent sur des contenus¹⁶.

¹⁶Sur la nature et l'explicitation de ces propriétés, cf. par exemple S. de Vogüé et D. Paillard [1997].

Associer une valeur à une unité revient à projeter sur cette unité le résultat de telle ou telle des interactions dans lesquelles elle est susceptible d'être mise en jeu, et à lui attribuer des composantes interprétatives de la séquence particulière où on l'appréhende.

Reprenons l'exemple du verbe *dire*. Si l'on part de la séquence *Jean ne lui dit rien*, on comprend que Jean ne lui parle pas et on associe à *dire* la valeur du type *proférer des paroles*, réputée centrale et "concrète", correspondant à ce que G. Kleiber appelle son "sens conventionnel ou stable".

Si à la place de *Jean*, on prend maintenant *Ce pantalon*, on obtient *Ce pantalon ne lui dit rien* qui, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'observer déclenche une tout autre interprétation, où *dire* va être associé à une valeur du type *tenter, plaire*. *Dire* entre dans un réseau de "synonymes" locaux qui sont très nettement disjoints de ceux auxquels on pouvait l'associer dans l'exemple précédent.

Prenons maintenant *Ce visage ne lui dit rien*. On pourra cette fois comprendre que ce visage ne lui rappelle rien, n'évoque rien pour lui.

On voit donc que "le sens du verbe *dire*" se détermine de façon différente dans chacun de ces environnements sans qu'il apparaisse possible de le ramener par un raisonnement contrôlable à un noyau sémantique stable. On peut en outre remarquer que certains adverbes sont susceptibles de discriminer ces emplois : *jamais* dans *il ne lui dit jamais rien* associe à *dire* la valeur *parler* à l'exclusion des autres, tandis que *toujours* est compatible avec les trois valeurs ; *trop* correspond à la valeur *plaire* (*il ne lui dit trop rien*), etc.

Ainsi, une unité ne se laisse pas caractériser en elle-même par une valeur centrale qui correspondrait à un objet, une situation, un phénomène

ou un état de chose du monde ou une expérience dans le monde. Le sens des unités ne peut être réduit aux propriétés de référents auxquels elles seraient censées renvoyer par elles-mêmes. Ainsi, *dire* ou *dire quelque chose* ne réfère pas en soi ni même de façon première à une action concrète consistant à proférer quelque chose par la parole.

Cette proposition peut sembler incompatible avec l'observation selon laquelle il apparaît cependant empiriquement possible dans un bon nombre de cas d'attribuer aux unités lexicales un contenu sémantique déterminé, constitutif de ce qu'il apparaît dès lors légitime d'appréhender comme son sens propre ou premier : sens concret, physique, corporel.

Cette possibilité peut-être considérée comme un artefact cognitif. Les mots ne signifiant que dans des interactions, les isoler de tout entourage déterminé pour tenter d'en définir le sens propre revient en fait à privilégier artificiellement le type de contexte ou de situation qui se présente à l'esprit le plus immédiatement *par défaut*, du fait de sa pregnance cognitive : le temps, l'espace, le corps, les objets du monde qui nous entoure. Ainsi, ce que l'on appelle le "sens concret" d'une unité correspond à la mobilisation d'un type de situation directement et spontanément disponible pour établir l'interaction minimale à travers laquelle on appréhende alors le sens de l'unité. L'intuition selon laquelle une préposition comme *sur*, par exemple, réfère à une certaine configuration spatiale tient ainsi au fait qu'en l'absence de toute détermination des termes mis en relation par cette préposition, c'est l'espace qui se trouve mobilisé pour mettre en œuvre l'interaction minimale nécessaire pour que *sur* puisse exercer son rôle dans la construction du sens d'un énoncé. Des exemples comme *un livre sur Freud*, *pris sur le fait*, *tirer sur la ficelle*, etc. ne se laissent pas réduire à une quelconque analogie avec la configuration spatiale évoquée, et ne paraissent pas articulables à un noyau sémantique de base.

Dans cette approche, le stable est donc toujours et nécessairement le produit de processus interactifs réglés de stabilisation. Cela n'exclut pas d'associer un contenu sémantique à une unité lexicale, mais 1) ce contenu n'est pas donné d'emblée, ni stabilisé en soi ; 2) il ne se définit pas par les propriétés de l'entité du monde qu'il permet, dans un type d'énoncé bien particulier de désigner ; il ne se définit pas par une "référence virtuelle".

Ainsi, par exemple, l'identité du mot *lit*¹⁷ ne se définit pas par une référence virtuelle à un objet du monde muni des caractéristiques d'une pièce de mobilier spécialisée. Son identité se définit par les différents types de rapport susceptibles de se mettre en place, dans des énoncés déterminés, relativement à un domaine notionnel investissable d'un magma de représentations physico-culturelles non stabilisables (repos, sommeil, sexe, plaisir, souffrance, mort, engendrement, couche, confort, etc.). L'emploi du mot *lit* dans une construction déterminée correspond à la construction d'occurrences distinctes de ce domaine notionnel. *Son lit*

¹⁷Cf. la critique radicale de G. Kleiber [1997] de l'analyse proposée par J.-J. Franckel et D. Lebaud [1992].

de appelle de façon privilégiée des termes comme *souffrance*, ou *mort*. *Un lit de* appelle, outre *un lit de camp* ou *un lit d'appoint*, des séquences comme *lit de feuilles*, *de roses*, *d'oignons*, etc. Dans ce dernier cas, *lit* devient apparenté à *couche*. Ce sont bien *les feuilles*, *les roses*, ou *les oignons* qui déclenchent l'interprétation de type *couche*, mais en même temps c'est bien la structure *un lit de* qui déclenche la présence de ces termes (qui sont en nombre assez limités). Bref, le sens de *lit* est certes associable à un contenu, mais celui-ci ne se détermine et ne se stabilise que dans des environnements définis qu'il contribue à convoquer de manière spécifique et organisée. On passe d'un sens ancré sur un référent à un sens qui relève de valeurs référentielles construites, observables dans des environnements définis. Dans ce cadre, la plasticité du sens n'est plus affaire de métaphore, de figure de style, d'extension du sens par analogie, elle est constitutive de l'identité du mot. Cette identité ne se définit qu'à travers les phénomènes que font apparaître les différents types d'interaction du mot avec le co-texte.

Conclusion

À la transparence du langage conçu dans un rapport d'adéquation au monde et aux idées qu'il permet d'exprimer, et qui le situe relativement à la notion de référent dans une position à la fois d'extériorité et d'immédiateté s'oppose une conception du langage comme trace d'opérations de référenciation produisant des valeurs référentielles dans des énoncés. Le langage ne consiste plus alors à mettre en relation et à repérer entre elles des unités dont le sens est préconstitué, mais à mettre en œuvre des opérations de repérage qui sont elles-mêmes constitutives du sens de ces unités et déterminent des valeurs référentielles.

(Université de Paris X-Nanterre)

